

5^e Année - N° 180.

Le numéro : 30 centimes

28 Mars 1918.

LE PAYS DE FRANCE

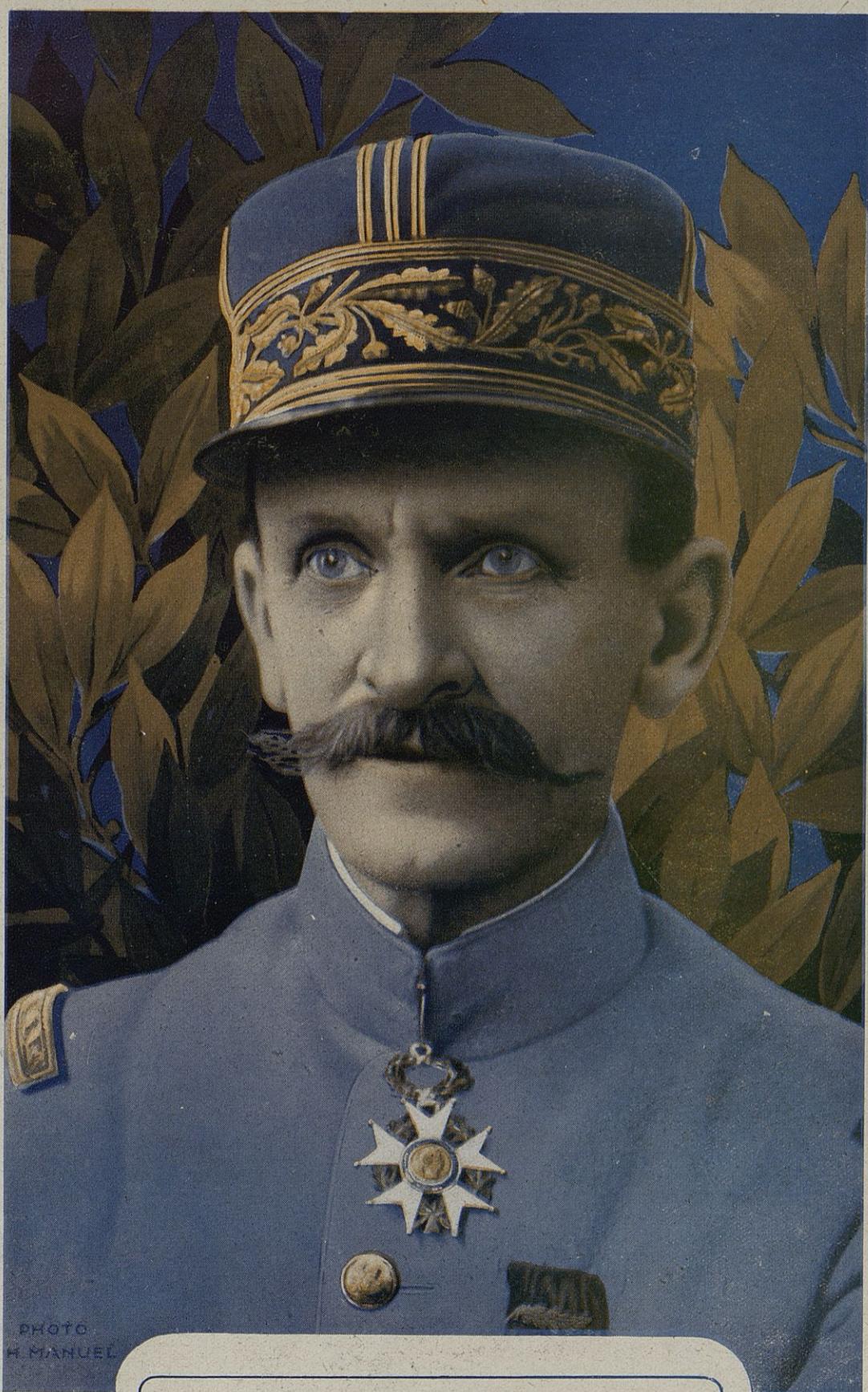


PHOTO
H. MANUEL

G^{al} Bouffieaux

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs

L'INSTALLATION DU TÉLÉPHONE SUR LE FRONT



L'armée fait usage, pour ses communications sur le front et avec l'arrière, d'une quantité incroyable de lignes téléphoniques et télégraphiques dont la pose et le fonctionnement, malgré les difficultés qu'ils comportent, ne laissent rien à désirer. Les câbles, disposés dans la profondeur et sur les parois des tranchées, échappent aux risques de destruction par marmitage. Voici des soldats mettant une ligne en place dans une tranchée de 4 mètres de profondeur.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 14 au 21 Mars



PRÈS le coup de main exécuté avec succès le 13 par les Belges vers Lombaertzyde, les Allemands sont restés quelques jours sans faire agir leur infanterie contre nos alliés ; la lutte d'artillerie seule se poursuivait, avec toute l'ampleur qu'elle peut prendre sur ce front resserré. Les actions de troupes ont recommencé le 18. Les Boches ont marqué ce jour-là par des attaques sérieuses dans les régions de Nieuport, de Dixmude et de Merckem. Les effectifs engagés contre nos alliés étaient relativement puissants ; ils étaient menés au feu par les « strosstruppen ». Les lignes belges ont commencé par flétrir sous le choc, ce qui a permis à l'ennemi de prendre pied dans quelques tranchées avancées, mais ce succès des Allemands ne fut pas de longue durée : le jour même ils étaient expulsés de presque tous les endroits où ils avaient pu s'accrocher et le lendemain la situation de nos alliés était entièrement rétablie. Par contre, l'ennemi avait perdu de nombreux prisonniers et des mitrailleuses et laissait beaucoup de morts sur le terrain. Le 19 a été encore un mauvais jour pour les Allemands qui se sont fait repousser en cherchant à surprendre nos alliés sur le Beverdyk.

On signale toujours beaucoup de mouvement sur le front britannique ; les Allemands font de grands efforts pour prendre le dessus sur nos alliés ; leurs coups de main deviennent de plus en plus amples et mettent en ligne des effectifs de plus en plus appréciables ; cependant ils ne remportent aucun succès alors que les opérations analogues, dirigées contre eux par les Anglais, réussissent généralement à ces derniers. Les opérations d'ailleurs sont toujours aussi dispersées.

Les Australiens font parler d'eux le 14 ; tandis que, vers le canal Ypres-Comines, un de leurs détachements bat une forte patrouille boche et lui fait vingt-sept prisonniers, d'autres exécutent à l'ouest d'Houten et à l'est de Messines des coups de main au cours desquels ils infligent des pertes à l'ennemi et lui enlèvent des hommes. Ce même jour, les Anglais pénètrent dans des tranchées ennemis au sud-est d'Epéhy et en ramènent des prisonniers. Des tentatives de raids allemands au nord de la voie Ypres-Staden sont déjouées par nos alliés. Le 15 est également une bonne journée pour nos alliés : ils réussissent de petits raids dans les lignes ennemis à l'ouest de Villers-Guislain et au sud-est de Lens, et y font des prisonniers. Attaqués vers Passchendaele par un gros détachement, ils le mettent en déroute, et repoussent également des tentatives vers Poelcappelle et la route de Menin, non sans prendre encore du monde à l'ennemi. Le 16 on signale un coup de main des Gallois vers Armentières : ils y font quinze prisonniers et prennent deux mitrailleuses ; on signale un autre coup de main réussi au nord-est de la Vacquerie. Ces petites opérations se répètent le 17. Vers Epéhy, vers Gravelle, ce sont les Anglais qui prennent l'initiative et s'en retirent victorieux ; vers Zonnebeke, ce sont les Allemands qui attaquent, mais ils ne peuvent aborder les lignes de nos alliés.

Le 18, au sud d'Acheville, au nord-est de Zonnebecke, vers Poelcappelle, de petites affaires, des rencontres entre patrouilles, procurent de nouveaux prisonniers aux Anglais. Le 19, c'est vers Villers-Guislain, la Vacquerie, Bois-Grenier, que s'exerce l'activité de nos alliés, dans de petites et fructueuses attaques des postes allemands ; les Boches ayant voulu prendre, au nord-est d'Armentières ainsi qu'à Fleurbaix et Bois-Grenier, une revanche de tous leurs insuccès des jours précédents, se font rejeter avec pertes dans leurs lignes. Les Portugais, le même jour, attaquent les tranchées à l'est de Neuve-Chapelle, ils y prennent des prisonniers et des mitrailleuses et, le 20, ils repoussent différentes tentatives vers Fauquissart.

Des actions assez énergiques ont eu pour théâtre le front français. On signalait, dès le 14 mars, l'échec, dans la même journée, de trois coups de main ennemis dans la région de Maisons-de-Champagne, dans celle de Vauquois et dans celle d'Hoéville. C'est la première fois que ce dernier nom apparaît dans les communiqués. C'est celui d'un village de Lorraine, situé à une quinzaine de kilomètres de Lunéville, sur un renflement de terrain de près de 330 mètres. Le communiqué donne le nom d'Hoéville à la région dans laquelle a eu lieu le petit fait d'armes du 14, mais ce village est à l'intérieur de nos lignes ; c'est donc à une certaine distance de là qu'on a dû se battre, sur la partie du front comprise entre Arracourt et Moncel.

Le 15, en Champagne, à l'ouest du Cornillet, nos troupes chas-

sent l'ennemi de quelques tranchées où il avait pu se maintenir depuis le 1^{er} mars et lui enlèvent quarante-deux prisonniers, deux mitrailleuses, deux lance-bombes. Au mont Blond, un de nos détachements, forçant une tranchée, y faisait de son côté des prisonniers. Un coup de main contre nous à la Main-de-Massiges échoue complètement. Les deux rives de la Meuse sont, le 17, particulièrement agitées. Dans la région de Cheppy (rive gauche) nos troupes pénètrent dans les tranchées adverses sur un front de 800 mètres et sur 300 mètres en profondeur. Après destruction de tous les abris, blockhaus et autres ouvrages qui se trouvaient dans cette zone, nos détachements regagnent leurs lignes avec 80 prisonniers. D'autres de nos détachements font une incursion de 800 mètres sur 1.400 de front dans les tranchées du bois de Malancourt et y font quarante prisonniers. Le même jour nous sommes attaqués avec beaucoup de violence, après bombardement, sur la rive droite, vers Samogneux, au nord des Caures et dans la région de Bezonvaux. L'ennemi réussit d'abord à pénétrer dans nos lignes, mais il en est rejeté après un vif combat. En cette journée il a été pris à l'ennemi plus de cent soixante prisonniers, dont plusieurs officiers.

Le 18 on ne signale que les coups de main habituels, mais ils sont nombreux : au nord de l'Ailette, nos patrouilles font des prisonniers, et de petites attaques allemandes dans différents secteurs sont repoussées. Dans la région de Reims, le 19, un de nos détachements pénètre dans les lignes ennemis sur une profondeur d'un kilomètre, y détruit de nombreux abris occupés et y fait des prisonniers. L'ennemi essaie de nous surprendre à la faveur de la nuit vers Sillery, mais il en est pour son attaque.

On signale, dans la journée du 20, outre les petites affaires quotidiennes, trois fortes attaques contre nos lignes. Dans le secteur de Souain deux bataillons de « strosstruppen » sont engagés contre nos troupes et par trois fois tentent inutilement d'aborder nos lignes. Au sud d'Arracourt, la tentative des Boches aboutit à un violent corps à corps, et l'ennemi est repoussé. En Woëvre, vers le bois Brûlé, les Allemands réussissent bien à prendre pied dans nos lignes avancées, mais ils en sont aussitôt rejetés. Par contre, nos hommes exécutent, à l'est de la Suippe, une fructueuse incursion dans les tranchées adverses. Les différents échecs de cette journée ont été très coûteux pour l'ennemi, en morts et en prisonniers.

On peut constater depuis quelque temps, sur toute l'étendue du front occidental, une recrudescence de l'emploi d'obus à gaz asphyxiants dans le bombardement des lignes alliées. De leur côté, les Américains, dans leur secteur au nord-ouest de Toul, assurent avoir reçu des ballons remplis de gaz moutarde liquéfié et que des avions boches ont lancés dans leurs tranchées.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL BOUTTIEAUX

Né le 17 octobre 1858 au Quesnoy (Nord), élève de l'Ecole polytechnique, puis de l'Ecole d'application de l'artillerie et du génie, le général Bouttieaux s'était d'abord spécialisé dans les questions d'aéronautique.

Chef de bataillon en 1903, il est placé à la tête des établissements du matériel d'aérostation à Chalais-Meudon ; lieutenant-colonel le 24 juin 1910, il est nommé directeur du matériel aéronautique, puis en 1912, promu colonel, il commande le 1^{er} groupe d'aviation.

Directeur de l'aéronautique au ministère de la guerre pendant les premiers mois des hostilités, il est promu général de brigade le 8 janvier 1916 et reçoit le commandement du génie d'un corps d'armée ; quelques mois après, c'est au commandement du génie d'une armée qu'il est appelé. Il prépare l'offensive d'avril 1917 et, le 7 novembre de la même année, il reçoit, en récompense, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

« Officier général de premier ordre. A dirigé avec une compétence et une activité remarquables les travaux multiples de préparation du champ de bataille offensif de la Malmaison, prenant en plusieurs circonstances des initiatives fort heureuses. A payé largement de sa personne, s'exposant au feu de l'ennemi avec un complet mépris du danger. A grandement contribué au succès des opérations. » (Une citation. Croix de guerre.)

L'Allemagne sans Caoutchouc

« La principale question qui se posera à la fin de la guerre — disait récemment le chancelier de l'Echiquier anglais, M. Bonar Law — sera celle de l'approvisionnement en matières premières. La rareté s'en fera sentir dans chaque industrie. Rappelons à nos ennemis que plus la guerre durera, moins on en aura et que, comme les Alliés se serviront les premiers, plus la guerre durera et moins il restera pour l'Allemagne de ces produits essentiels. »

Au nombre de ces produits essentiels qui manqueront, et qui manquent déjà, à l'Allemagne, il faut citer, en première ligne, le caoutchouc.

Le caoutchouc est un des grands besoins de guerre de l'Allemagne.

Sans caoutchouc, pas de bandages d'automobiles. Pas de cycles. Pas de vêtements caoutchoutés. Pas de couvertures caoutchoutées de tranchées. Pas de masques pour la protection des gaz. Aucun de ces nombreux appareils utilisés par la chirurgie dans les hôpitaux : gants, sacs de glace, bouteilles, coussins, etc., etc...

A côté des applications militaires, le caoutchouc est utilisé dans mille applications industrielles : tuyaux en caoutchouc, courroies de transmission, bâches, vêtements imperméables, chaussures, joints, tapis, draps, fils, etc.

Avant la guerre, l'industrie caoutchoutière occupait en Allemagne 40.000 personnes, réparties dans 264 entreprises et 227 ateliers.

Le manque de caoutchouc porte préjudice aux industries de transport : automobiles, vélocipèdes, voitures ; aux industries électriques, télégraphique, téléphone, lumière, force motrice ; aux industries qui emploient des bandes, clapets, joints, tuyaux d'eau et de gaz ; aux industries des vêtements et chaussures imperméables, talons, chapeaux ; aux industries fabriquant des blagues à tabac — et elles sont nombreuses dans ce pays de la pipe — des anneaux de parapluie, arrêts de portes, bouchons de bouteilles, éponges, gommes à effacer, timbres et tampons, balles à jouer, jouets, billards, bretelles, etc.

On sait que le caoutchouc des bandes de billards a joué un rôle au cours de cette guerre, l'Allemagne ayant, entre autres restrictions, décidé de réquisitionner toutes les bandes des billards des cafés de l'Empire. Les joueurs teutons ont été soumis là à une rude épreuve.

Arrêtons-nous un instant sur les restrictions allemandes visant le caoutchouc. Rien ne saurait mieux montrer la pénurie de l'Allemagne, et la situation lamentable dans laquelle la jette à la disette de caoutchouc.

Par une première ordonnance rendue le 16 mai 1915, le ministre de la guerre prussien prescrit la déclaration et la saisie des pneus pour automobiles (approvisionnements d'enveloppes, de bandages pleins et de chambres à air).

Le 24 octobre 1915, une nouvelle ordonnance ministérielle prononce la déclaration obligatoire et la saisie de tous les stocks de caoutchouc brut et produits similaires.

En présence de la pénurie croissante de caoutchouc naturel, une nouvelle ordonnance prescrit, le 17 septembre 1915, la vente obligatoire à l'Etat de tous les déchets de caoutchouc appartenant à des particuliers.

Le 1^{er} avril 1916, une ordonnance du ministre de la guerre vient aggraver les dispositions prises précédemment, en étendant le principe de la saisie à un certain nombre d'articles fabriqués, frappés seulement jusqu'alors de l'obligation de déclaration : bandages d'automobiles, de cycles, chambres à air, étoffes pour ballons et aéroplanes, souliers caoutchoutés, déchets divers, caoutchouc régénéré. La disette de caoutchouc était telle, à cette époque, que les particuliers ne furent autorisés à conserver que les stocks inférieurs à 1 kilogramme.

Le 12 juillet 1916, une décision ministérielle ordonne la révision générale de tous les permis de circulation à bicyclette et prescrit une saisie plus radicale des bandages pour cycles. Le dépôt et la vente de ces bandages réquisitionnés doivent être faits, avant le 15 septembre 1916, à des bureaux de collecte spéciaux. A défaut de vente volontaire, les propriétaires sont menacés d'expropriation pure et simple.

La rigueur même des pénalités prévues à l'égard des délinquants suffirait à témoigner du besoin urgent de caoutchouc et de l'inquiétude créée dans les milieux militaires allemands. Un emprisonnement de six mois et une amende de 10.000 marks punit ceux qui, par prémeditation, ne font pas, dans les délais impartis, la déclaration prescrite, ou qui font des déclarations mensongères. Une amende de 3.000 marks punit la simple négligence.

Le 3 août 1916, un arrêté du conseil fédéral prescrit la saisie des biberons d'enfants ! Les courroies de transmission sont inventoriées et saisies. D'après le *Rostocker Anzeiger* du 26 juin 1917, les autorités allemandes auraient réquisitionné, comme nous l'avons signalé plus haut, les bandes de billards en caoutchouc.

En octobre 1916, le Comité central de la Croix-Rouge allemande

organise dans tout l'Empire, dans un but patriotique, la collecte du vieux caoutchouc pour les besoins sanitaires. Une médaille commémorative est remise à tout donateur d'une certaine quantité.

L'Allemagne souffre, depuis les premières années de la guerre, du manque de caoutchouc, c'est indéniable. Pourra-t-elle s'en procurer après la guerre : tout est là.

Le caoutchouc récolté dans le monde suffit à grand'peine à la consommation, bien que la production ait triplé en une quinzaine d'années. En 1900, la production mondiale était d'à peu près 54.000 tonnes ; elle est de 154.000 tonnes en 1915.

Les besoins mondiaux, à l'exception de ceux des Empires centraux, équilibrivent à peu près la production. Les statistiques donnent, pour la consommation des divers pays : 80.000 tonnes pour les Etats-Unis, 25.000 tonnes pour l'Angleterre, 20.000 tonnes pour la Russie, 12.000 tonnes pour la France, 8.000 tonnes pour l'Italie, 9.000 tonnes pour les autres pays. En tout : 154.000 tonnes.

L'Allemagne, avant la guerre, trouvait son caoutchouc au Brésil, aux Indes, au Congo, en Afrique orientale, au Cameroun, à Ceylan, dans les colonies anglaises et françaises africaines, au Venezuela, etc.

Où le trouvera-t-elle quand la paix sera rétablie ?

Et si elle ne le trouve pas, quel désastre pour cette partie de son commerce d'exportation !

Le commerce du caoutchouc et de ses produits industriels était, en effet, chez elle, très florissant.

L'Allemagne envoyait en Russie des plaques de caoutchouc tout purifié, des fils tirés ou coupés. En Grande-Bretagne, en Argentine, en Italie, en Hollande, en Suisse, en Belgique, au Brésil, elle envoyait des tuyaux, des bandages de roues, des tiges de fleurs artificielles, des courroies de transmission, des chaussures, des tapis pour parquets, des ouvrages de filés et du caoutchouc durci, des vêtements.

La quantité de caoutchouc récoltée dans les colonies allemandes — et elles ne sont plus allemandes — est presque négligeable ; soit dans l'Est Africain, soit en Nouvelle-Guinée, au Cameroun, à Samoa et au Togo, la récolte totale ne s'élève pas au-dessus de 4.000 tonnes.

Les colonies allemandes, on le voit, ne peuvent fournir un appoint sérieux à l'Allemagne privée de caoutchouc. Et, répétons-le, les colonies africaines ne sont plus aux mains de l'Allemagne.

Disons un mot des succédanés au moyen desquels l'Allemagne a cru pouvoir parer à la disette de caoutchouc.

Tout d'abord, le caoutchouc régénéré, sur lequel on avait fondé de grands espoirs, vite déçus. Malgré les perfectionnements apportés dans la régénération des caoutchoucs déjà usagés, on n'a pu rendre au produit ni sa souplesse première, ni son élasticité. Il a

donc fallu abandonner le projet d'utiliser le caoutchouc plus ou moins régénéré à l'automobilisme, ainsi qu'à la fabrication des tuyaux.

On a songé au caoutchouc dit synthétique, mais le produit obtenu est encore très imparfait.

C'est alors qu'apparaissent les bandages en papier, en bois, en feutre. Beaucoup d'objets, tels que peignes, jouets, articles pour la chirurgie, sont fabriqués maintenant en Allemagne avec le celluloïd, la galathite, la corne, la résine, le verre. Pour les joints, le caoutchouc a été remplacé par l'amiant, le cuivre et le papier durci. Tous ces articles de substitution ne parviennent pas à résoudre la question angoissante du caoutchouc naturel — et absent.

L'Allemagne n'étant pas un pays producteur de caoutchouc, il ne serait pas impossible de la priver complètement, après guerre, de ce produit. Il suffirait, pour obtenir ce résultat, d'une entente entre les alliés et aussi entre les neutres.

Certes, le problème n'est pas des plus faciles à résoudre. Il peut l'être cependant par une organisation sévère de la consommation, eu égard à la production annuelle. Il faut, en un mot, organiser le marché du caoutchouc, désormais contrôlé, non seulement chez les alliés, mais encore chez les neutres.

Les Etats alliés prendront-ils à leur compte toute la production, ne laissant rien à l'Allemagne ? Il semble que ce serait là la solution la plus simple et la plus profitable. La production, dira-t-on, ira en augmentant ; mais les besoins en caoutchouc la suivront, on peut dire parallèlement.

Les neutres seront certes tentés de vendre leur production à l'Allemagne, mais les alliés pourront, pour apaiser leur désir de bénéfices, leur offrir des prix rémunérateurs du caoutchouc dont ils disposent.

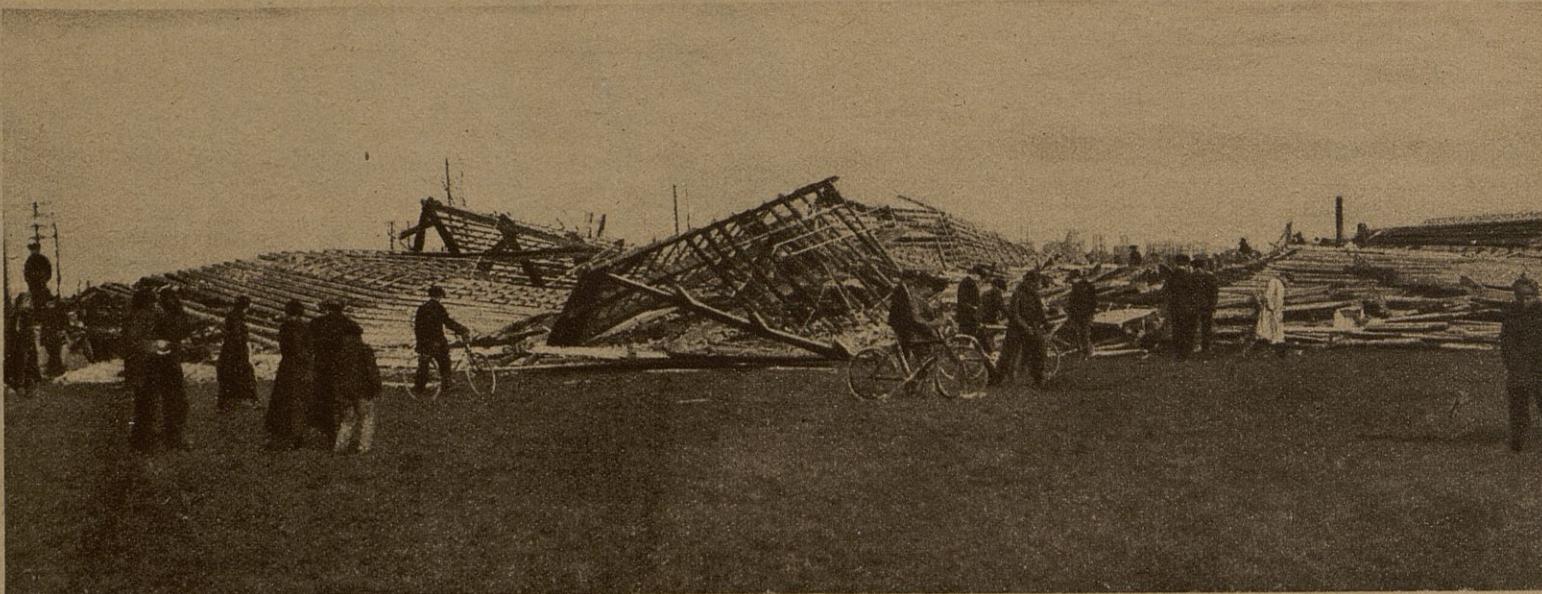
Quoi qu'il arrive, le problème est posé. L'Allemagne, après guerre, doit être privée de caoutchouc. Sans caoutchouc, pas d'automobiles, ni de bicyclettes. Pas de tuyaux, pas de vêtements, pas de chaussures, pas de bretelles, pas de billards. Le caoutchouc est un des éléments de la vie de tous les jours. La disette du caoutchouc équivaudrait pour l'Allemagne à un vrai désastre. Les alliés de l'Entente ne doivent pas l'oublier.

UN DE NOS CAMOUFLEURS A L'OEUVRE



Par de savants camouflages on parvient à rendre méconnaissables, à distance, les choses et même des sites, dont on veut dissimuler à l'ennemi la présence ou le caractère. Ainsi un canon ressemble à un arbre abattu, un véhicule au repos ressemble à un tas de pierres, etc. Les hommes eux-mêmes se camoufle à l'occasion. Voici un camoufleur à l'œuvre ; grâce à son ingéniosité, les Boches croiront voir un gros buisson à la place de cette baraque en planches.

APRÈS LES EXPLOSIONS DE LA COURNEUVE



Ces photographies donnent une faible idée des ravages causés par les explosions dans la région de La Courneuve. A la place des bâtiments du dépôt de grenades, et de nombreuses usines et habitations voisines, ne se voient plus que des tas de débris. Des grenades intactes, projetées dans toutes les directions, constituent un danger permanent. On voit ici des territoriaux à leur recherche : ils en marquent l'emplacement par des piquets ; on les recueille ensuite.

LA CATASTROPHE DE LA COURNEUVE



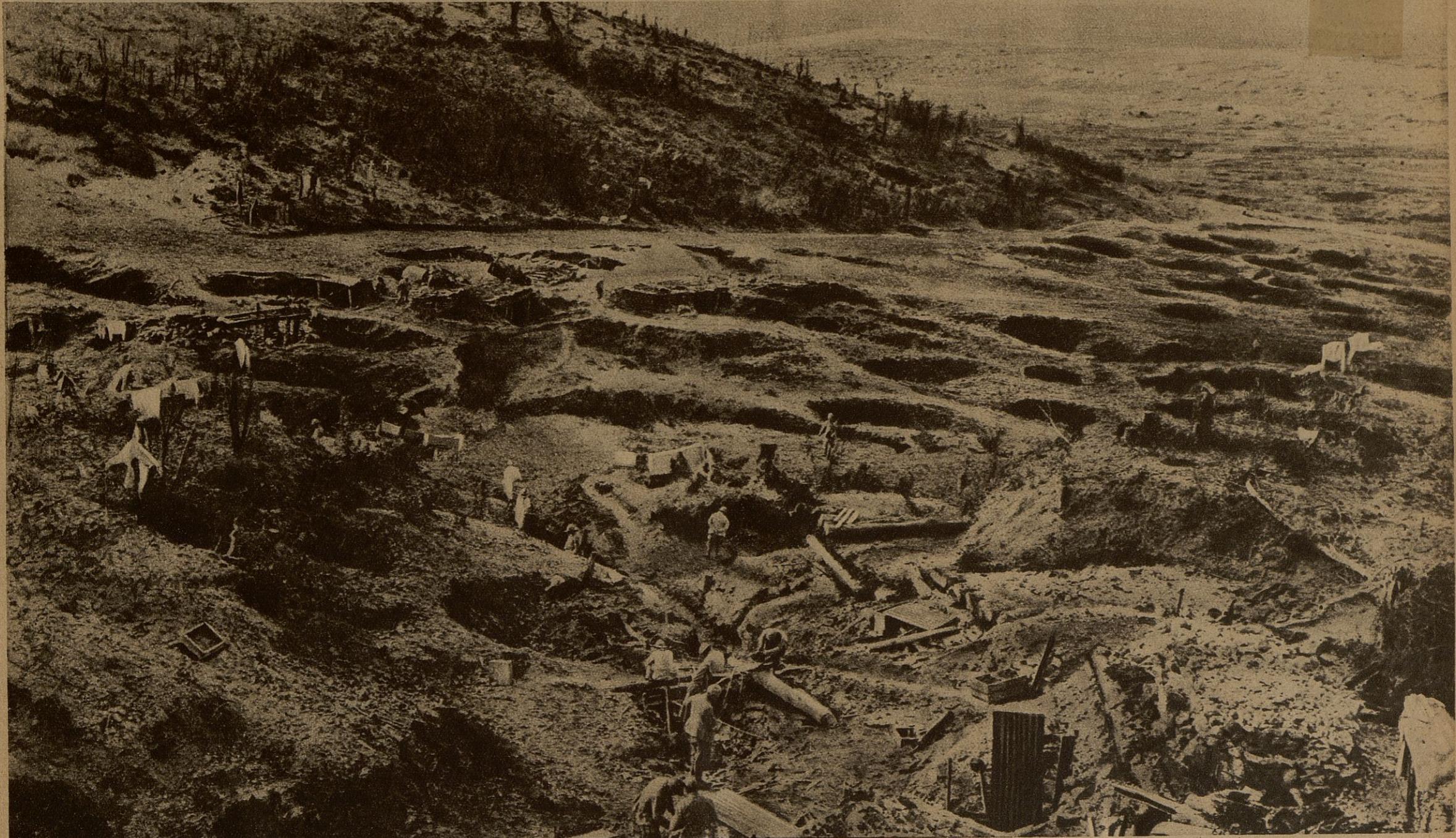
Le 16 mars, à 13 h. 55, deux explosions formidables qui, nous a-t-on assuré, furent entendues jusqu'à Châlons (Haute-Marne), mettaient Paris en émoi. Un dépôt de grenades venait de sauter à La Courneuve. On comptait trente morts et quantité de blessés. La région était, dans un rayon étendu, rasée par le déplacement d'air qui causa des dégâts dans tous les quartiers de Paris. Au moment des explosions s'éleva dans les airs cette immense colonne de fumée.

COMMENT NOS POILUS ATTAQUENT A LA GRENADE UN REPAIRE DE BOCHES



La grenade est une des armes les plus redoutables dont dispose l'infanterie. Elle est sans rivale pour déloger l'ennemi d'un repaire : abri, tranchée, maison en ruines. Cette photographie, qui nous est envoyée du front, montre comment nos grenadiers en tout usage. On les voit progresser avec circonspection, tout en lançant à toute volée dans la position à conquérir leurs redoutables engins dont l'explosion terrifie les Boches et dont les éclats sèment la mort.

NOS POILUS S'INSTALLENT DANS UN COIN DU SECTEUR DE LA MEUSE



Depuis les déconvenues du kronprinz devant Verdun, l'activité des Allemands dans le secteur de la Meuse ne s'est jamais ralenti. Les attaques de nos lignes y sont presque quotidiennes et l'artillerie ne s'y arrête jamais. Loin d'y regagner du terrain, pourtant, les Boches y en ont toujours perdu de plus en plus. Nos troupes vivent là sur un sel dont le bouleversement défie toute description ; les entonnoirs creusés par les marmites y sont bords à bords. Nos poilus s'ingénient à transformer ces excavations en abris et au besoin en tranchées. Pendant qu'ils se livrent à ce travail, auquel nous fait assister cette photographie, le terrain qu'ils organisent ressemble à un immense chantier.

LA FOLIE D'UN ROI

PAR JEAN DE LA HIRE

II

LES CHACALS

Le 1^{er} juin 1886, à 7 kilomètres au sud de Munich, le long de l'Isar, entre Grosshesselohe et Pullach, un homme se tenait auprès d'une petite porte ménagée dans un mur élevé entourant un vaste parc. Cet homme était Fritz Golder, second valet de chambre du comte Durckheim-Montmartin, officier de l'armée bavaroise et ami du roi Louis II.

Et Fritz attendait que la porte fût ouverte par sa fiancée, Edwige, fille du gardien-concierge du château que cachaient les arbres du parc. Trois fois par semaine, le jeune homme et la jeune fille avaient ainsi des rendez-vous nocturnes.

D'habitude, Edwige était exacte. Mais, cette fois, 11 heures avaient sonné sans que la porte s'ouvrît.

Et Fritz, inquiet, commençait à s'impatienter et à souffrir, lorsqu'il vit trois hommes apparaître sur le chemin, à ce moment éclairé par la lune : longeant la rivière et faisant le tour du parc, ce chemin communiquait devant la grande grille avec la route de Munich à Tölz. Et ces hommes s'avancèrent vers lui.

Froissant le mur, Fritz recula dans l'ombre noire que faisait un grand chêne dont les basses branches s'inclinaient jusqu'à toucher le sol. Et très surpris qu'à cette heure tardive des hommes se trouvassent sur ce chemin qui ne menait nulle part, il attendit, sa curiosité dominant son inquiétude amoureuse.

Marchant d'un pas rapide, les trois hommes furent bientôt arrivés devant la petite porte.

Ils s'arrêtèrent, éclairés en plein par la lune.

Abasourdi, Fritz les reconnut et murmura leurs noms :

— Son Altesse Royale le prince Luitpold, M. le baron de Craisheim, M. le comte Holnstein !...

Il les connaissait bien ! Qui n'aurait connu, à Munich, de si grands personnages ? Le prince Luitpold, oncle du roi ; le baron de Craisheim, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères ; le comte Holnstein, grand écuyer de la cour !... Que venaient-ils faire là, devant la petite porte d'un parc désert entourant un château inhabité ?...

— C'est là ! dit le comte Holnstein. Mais la porte est fermée. Personne n'est encore arrivé. Si Votre Altesse le désire, je puis ouvrir. J'ai une clef.

— Non ! répondit Luitpold. J'aime mieux attendre. Nous ne devons pas entrer sans lui.

Le comte Holnstein s'inclina.

Mais, aussitôt, un roulement de voiture se fit entendre dans le silence de la campagne. Et au même instant, à un angle du mur, deux autres hommes parurent.

Ils avançaient avec la même allure circonspecte que le valet de chambre avait déjà observée chez les autres personnages.

— D'ailleurs, reprit le prince, ce doit être sa voiture que nous entendons.

— Et voici nos amis ! ajouta le baron de Craisheim en montrant d'un geste les deux nouveaux venus.

Ceux-ci approchaient rapidement. Quand ils furent à quelques pas du premier groupe, Fritz les reconnut aussi. C'étaient le comte Toerring, conseiller d'Etat, et le lieutenant-colonel baron de Washington, que tout le monde savait avoir été le camarade d'enfance du roi Louis II.

Ils saluèrent le prince ; il y eut un échange général de poignées de mains, et tous, visiblement préoccupés, impatients, se tournèrent vers le point d'où ils étaient venus.

— Qui attendent-ils ? se demandait Fritz. Qui donc ose faire attendre l'oncle de Sa Majesté et les plus puissants seigneurs de la Cour ?...

On n'entendait plus le bruit du roulement d'une voiture. Fritz conjecturait qu'elle s'était, non pas éloignée, mais arrêtée à proximité, peut-être sous les chênes qui flanquaient extérieurement la grande entrée du parc.

— Le voici ! dit tout à coup le prince Luitpold.

Haussé sur la pointe des pieds, cramponné aux aspérités du mur, Fritz regarda par-dessus le groupe immobile à dix pas de lui. Et il vit venir deux hommes de très haute taille. Le prince Luitpold se détacha du groupe et alla vers eux. Il les rejoignit,

fut salué très bas par l'un, moins bas par l'autre, et revint avec celui-ci, tandis que le premier les devançait, allait à la porte après s'être incliné, sans mot dire, devant le groupe des gentilshommes, et tirait de sa poche une clef.

Fritz reconnut aussi cet introduceur. C'était le Dr von Gudden, médecin aliéniste, célèbre à Munich par les proportions colossales de son corps et par son importance médicale.

— Mais l'autre, qui est-ce ?

Le valet de chambre du comte Durckheim-Montmartin dut s'avouer qu'il ne connaissait pas le dernier venu, celui qui avait fait attendre tous les autres, celui au-devant duquel était allé le prince Luitpold, celui enfin devant lequel s'inclinaient profondément les seigneurs bavarois.

C'était un homme large d'épaules, tout couvert d'un immense manteau gris qui tombait à grands pans autour de lui, et coiffé d'un feutre bas, à bords larges, qui jetait une ombre sur tout son visage, où Fritz put distinguer la barbe grisâtre d'une forte moustache coupée court.

La petite porte ouverte, l'inconnu passa le premier, puis le prince, puis les seigneurs et enfin le Dr von Gudden. La porte fut refermée et il y eut le crissement bref d'un tour de clef.

Mais Fritz n'était pas satisfait. Tout cela était extraordinairement mystérieux. Le retard d'Edwige, la venue de ces grands personnages, leur réunion dans un château inhabité depuis trois ans, et dont le propriétaire, un industriel ou commerçant de Berlin, avait laissé oublier jusqu'à son propre nom...

— Edwige ne m'a rien dit avant-hier ! pensait Fritz. Elle ne savait donc rien, et son père non plus, car son père lui dit tout.



Pourquoi de si grands personnages se cachent-ils ? Et que viennent-ils faire ici ?... Comment est-ce le Dr Gudden qui a la clef ?... Ach Gott ! il faut savoir. Fritz n'avait pas de clef ; mais il était jeune, souple et agile. Il empoigna la plus basse branche du chêne, se hissa, se mit à califourchon, puis debout et, se tenant à une branche supérieure, il marcha résolument. Deux minutes plus tard, il suivait à travers le parc les sept personnages.

Il les vit entrer dans le château non par le portail, mais par une petite porte de côté, qu'ouvrait encore le Dr Gudden. Il attendit, et bientôt de la lumière filtra entre les contrevents mal fermés d'une fenêtre du premier étage. Cette fois encore, le jeune homme, de plus en plus aventureux et oublié, semblait-il, de son Edwige, n'eut pas la moindre hésitation. Un lierre épais couvrait tout ce côté du château, des soupiraux au bord du toit. Grimpant le long des grosses racines du lierre, Fritz ne tarda pas à se trouver au niveau de la fenêtre éclairée. Il appuya ses pieds sur la corniche, s'accouda à la rampe en fer forgé d'un étroit balcon, et il constata aussitôt avec joie que l'écartement des contrevents lui permettait de voir, et qu'un carreau cassé, dont plus de la moitié manquait, lui permettait d'entendre, pour peu que l'on parlât d'un ton normal. Et il fut tout yeux et tout oreilles, si possédé de curiosité qu'il ne pensa pas une seconde au danger d'être découvert.

Force nous est bien d'avouer que l'image d'Edwige était en ce moment complètement absente de la pensée de Fritz.

Eclairée par douze bougies fichées dans des candélabres posés sur une table — bougies que le Dr Gudden achetait d'allumer — la pièce était un salon. Des housses grises revêtaient les fauteuils et les divans, les cadres suspendus, un lustre cen-

tral, un piano à demi visible. Pas de tapis sur le parquet : pas de rideaux aux fenêtres ; pas de tentures aux portes. Une épaisse couche de poussière couvrait la table. Cette poussière, le baron de Washington et le comte Toerring la balayaient doucement avec leurs mouchoirs en tampons, pendant que le comte Holnstein et le baron de Craisheim enlevaient les housses de sept fauteuils, qu'ils pousserent autour de la table.

Le baron, avec un respect marqué, désigna l'un de ces sièges au personnage que Fritz ne connaissait pas, tandis que le comte de Holnstein, d'un geste cérémonieux, en présentait un autre au prince Luitpold.

L'inconnu et le prince Luitpold s'assirent les premiers, puis les quatre seigneurs et enfin le Dr von Gudden. En se penchant à droite et à gauche, Fritz pouvait voir les uns après les autres les sept personnages. Mais l'homme au large feutre lui tournait le dos, ainsi que le prince Luitpold et le baron de Craisheim. Par contre, Holnstein, Toerring, Washington et Gudden faisaient face à la fenêtre.

Aussitôt que tous furent assis, l'inconnu regarda le prince Luitpold, qui fit de la tête un signe d'acquiescement, et il parla d'une voix rude et nette, que Fritz n'avait jamais entendue :

— Altesses, et vous, Messieurs, vous savez dans quel but nous sommes réunis. Seuls ici, et sûrs les uns des autres, nous n'avons pas à dissimuler, à atténuer notre pensée. Le roi Louis de Bavière est devenu impossible ; criblé de dettes, vivant à l'écart de la cour et du royaume d'une existence solitaire et bizarre, remplie de caprices insensés et ruineux. Louis II mène la Bavière à une déchéance qui ferait bientôt de ce beau royaume la honte de l'empire allemand. La cohésion et la force même de cet empire risquent d'en être compromises. Le scandale de la vie du roi compromet gravement aux yeux de l'étranger le renom de bonnes mœurs que mérite la haute noblesse allemande, et dont elle est justement fière. Nous n'ignorons pas qu'au cas d'une nouvelle guerre contre la France, guerre toujours à prévoir, Louis II serait enclin à proclamer la neutralité de la Bavière, ce qui serait la dissolution et la défaite de l'empire, le déshonneur et l'abaissement de la Bavière elle-même. Les idées et la conduite de Louis II ne peuvent s'expliquer que d'une manière ; cette explication, depuis longtemps on la chuchote dans toute l'Europe ; mais ici nous pouvons la dire tout haut : Messieurs, le roi Louis II est fou.

Il se tut sur ce mot brutalement jeté. Sans le moindre étonnement, tous les auditeurs, même le prince Luitpold, inclinèrent la tête à plusieurs reprises, avec gravité.

— Que faire, Messieurs ? reprit l'inconnu. L'action nécessaire est simple : il faut déposer le roi Louis II. Vous savez au nom de qui je suis ici, de quelle puissance auguste je suis le mandataire. La déposition de Louis II sera nettement approuvée. C'est à vous d'agir. Y êtes-vous décidés ?

Les yeux mi-clos, le prince Luitpold caressait d'une main lente sa vénérable barbe de patriarche. Tous attendirent pour voir s'il répondrait. Mais comme il ne desserrait pas les lèvres, le baron de Craisheim, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, se dévota le premier. D'une voix solennelle il déclara :

— Nous sommes décidés à agir, sans délai, dans le sens qu'a bien voulu indiquer Votre Excellence. N'est-ce pas, Messieurs ?

Nul n'hésita :

— Oui ! oui ! agissons !

La voix de fausset du comte Holnstein dominait la basse du comte Toerring ; le baron de Washington semblait glapir et le Dr von Gudden grognait. Ils répétèrent à plusieurs reprises, s'exaltant mutuellement :

— Oui ! oui ! agissons ! sans délai.

Le prince Luitpold, raide et grave, avait cessé de caresser sa barbe. Il regardait fixement le Dr Gudden.

Alors celui-ci sortit un papier de la poche intérieure de sa redingote. Et, tout en le dépliant, il dit :

— Avec mes confrères, MM. les Drs Hagen, Grashey, Habrich, j'ai pu assez souvent observer de près S. M. le roi Louis II. Depuis plusieurs années, nous avons suivi et noté les faits et gestes du roi, inscrit les paroles, publiques et privées, que nous avons entendues ou qui ont été rapportées par des témoins dignes de foi. Du détail et de l'ensemble de ces multiples et diverses observations, dont la concordance est effrayante, nous avons tiré trois conclusions, qui sont résumées dans la déclaration que voici...

Et, avant de lire, il laissa peser longuement un silence tragique.

(A suivre.)

AVEC NOS TROUPES DEVANT VERDUN



Dans leurs dernières attaques les Allemands se sont livrés sur tout le front, mais notamment en Belgique et devant Verdun, à une véritable débauche d'obus à gaz asphyxiants. Voici, dans la région de Samogneux, un détachement de nos troupes se rendant aux tranchées ; les hommes ont revêtu le masque pour traverser les gaz délétères.



A l'aide de tôles ondulées, de madriers, de rondins recouverts de terre, des abris ont été construits dans les trous d'obus qui criblent le terrain du ravin [redacted], près de Verdun ; là nos soldats peuvent trouver un repos relatif après les longues heures de veille passées dans les tranchées, en face d'un ennemi qui multiplie les coups de main sur nos lignes de ce secteur ; ces tentatives sont toujours précédées de bombardements au moyen d'obus à gaz.

ECHOS

LA TEMPÉRATURE SELON L'ALTITUDE ET LA PROFONDEUR

Dans l'air la température décroît en moyenne de 1° par 180 mètres d'élévation, quand on reste sur le sol, sur les pentes d'une montagne, par exemple. Mais si l'on s'élève dans l'atmosphère, c'est autre chose : la décroissance est plus rapide d'un degré pour 100 mètres. Encore le phénomène n'est-il pas régulier ; on observe parfois un décroissement plus lent ; et même il arrive que la température s'élève au lieu de s'abaisser. C'est la règle, en particulier, par nuits calmes et claires. Aux grandes hauteurs, d'après les travaux d'un météorologue éminent, trop tôt enlevé à la science, Teisserenc de Bort, la température, jusqu'à 3 ou 4.000 mètres, décroît de 5° par 1.000 mètres. Plus haut, entre 10 et 11 kilomètres, elle décroît plus vite, de 7° à 8° par kilomètre. Enfin plus haut, au delà de 11 kilomètres, la température reste assez uniformément à 60° au-dessous de zéro, et c'est là les caractéristiques de la couche dite isotherme, que l'on n'a pas encore dépassée dans les sondages aériens.



Dans le sol, à 25 mètres de profondeur, à Paris, la température ne varie pas : les saisons n'ont sur elle aucune influence. Mais au-dessous de cette couche minuscule, la température s'élève à mesure que l'on s'enfonce dans les profondeurs de la terre. Autrefois on admettait qu'elle s'élève de 1° par 31 mètres de profondeur. A Paris, on a obtenu 33 mètres, 42 et 55 dans les mines de Saxe, 86 au Brésil. La progression varie selon la géologie, et elle n'est pas la même aux différentes profondeurs. Mais, en gros, la température augmente avec la profondeur dans le sol, comme elle diminue avec l'altitude dans l'atmosphère.

En mer, la température diminue avec la profondeur. Ainsi à l'Équateur, dans l'Atlantique, on observe 26° à la surface, 10° à 500 mètres, 2° à 4.000 mètres et près de zéro à 5.000 mètres. La Méditerranée se comporte autrement — ce qui tient sans doute à ce que c'est une mer fermée. A partir de la profondeur de 200 mètres et jusqu'au fond, à plus de 2.000 mètres, la température reste constante : elle est environ de 13° C. Le fond de la Méditerranée est sensiblement plus chaud (de 10°) que le fond de l'Atlantique à profondeur égale. Au fond des grands lacs profonds, la température est constante et ne s'éloigne guère de 4° C.

C'est, évidemment, à profondeur égale, sous terre qu'il fait le plus chaud. Tandis qu'à 4.000 mètres de profondeur la mer n'est guère qu'à 2° C., la terre ferme, elle, est certainement à 100° et même plus.

PLUIE SANS NUAGES

Peut-il tomber des gouttes de pluie sans qu'il y ait de nuages au-dessus de l'endroit où elles tombent ? Il le semble bien : la chose est même certaine, mais très rare. Le phénomène semble avoir été cité pour la première fois par Richard dans son *Histoire naturelle de l'air* (1770), puis par Le Gentil, dans son *Voyage dans les mers de l'Inde* (1781). C. Flammarion, dans son ouvrage *L'Atmosphère*, cite plusieurs exemples et comme, en définitive, le fait a été à diverses reprises observé et attesté par des observateurs doués d'esprit scientifique, on ne peut plus en douter.



Pour expliquer ce phénomène, il faut admettre que sous certaines conditions qui restent inconnues, et qui peut-être impliquent une sur-saturation, des gouttes de pluie peuvent se former sans qu'il y ait formation de nuages véritables. Pareille pluie ne saurait d'ailleurs être que de très courte durée. C'est bien ce qu'on

observe pour les ondées sans nuages. Il tombe quelques gouttes et c'est tout.

S'il peut y avoir pluie sans nuages, il semble qu'il puisse y avoir neige aussi. C'est bien le cas, en effet, et on peut dire que la neige sans nuages est sensiblement plus fréquente que la pluie sans nuages. Le phénomène n'a lieu que par froid vif et air très calme. Les flocons de cristaux sont très petits, et les aiguilles sont plus nombreuses que les flocons. La neige sans nuages est très fréquente dans les régions polaires. Elle a reçu le nom de « poussière de diamants » et est bien connue des explorateurs polaires.

ARG-EN-GIEL HORIZONTAL

L'arc-en-ciel peut très bien n'être pas vertical et dressé dans le ciel, mais horizontal et couché dans le plan de l'horizon. Plusieurs météorologues ont aperçu ce dernier phénomène. Un Japonais, M. S. Nakamura, a rencontré l'arc-en-ciel horizontal, dans la nature, et par l'examen des circonstances il a compris comment se produisait ce météore. C'est bien simple : l'arc-en-ciel horizontal, qui ne peut s'observer que sur l'eau, est dû à des gouttelettes d'eau flottant sur un lac ou une mare. Mais comment l'eau peut-elle flotter sur l'eau ? C'est ce qu'a voulu savoir M. Nakamura. Et, en y regardant de près, il a compris. Il a vu que l'eau portait une couche de fines particules de suie, et les gouttes d'eau reposaient sur les particules. Et un autre Japonais, M. K. Otolu, a donné un moyen bien simple pour produire à volonté un arc-en-ciel horizontal : c'est, on l'a déjà deviné, sans doute, de préparer une vitre assez grande et de la revêtir de noir de fumée — en la faisant passer au-dessus d'une lumière fumeuse — puis de projeter sur la couche de noir de fumée des gouttelettes d'eau obtenues au moyen d'un pulvérisateur. Si l'on regarde obliquement la plaque ainsi couverte de gouttelettes, convenablement exposée aux rayons solaires, on aperçoit aussitôt l'arc-en-ciel dont la production, dans ce cas, s'explique par les mêmes raisons physiques que dans le cas de l'arc-en-ciel atmosphérique. Dans l'un comme dans l'autre, il y a des gouttelettes d'eau et de la réfraction.



L'AFRIQUE FRANÇAISE THERMALE

Dans l'Afrique Française, le capitaine R. Blaizat a donné des renseignements intéressants sur les sources chaudes de Soboro ou Soborum au voisinage des agglomérations Toubbous du val Bordai, dans le pays des Teddas. Ce sont des sources sulfureuses, d'origine volcanique, voisines d'une solfatara. L'eau sort à 70° C. Une des sources consiste en un puits au fond duquel bouillonnent des boues sulfureuses qui sont projetées au dehors avec détonation, à des intervalles très réguliers : 3 détonations coup sur coup, puis 40 secondes de tranquillité. Ailleurs les sources consistent en filets d'eau chaude. Les indigènes savent utiliser ces sources : ils ont aménagé une baignoire sur le lit agité du ruisseau sulfureux. La cure a lieu d'avril à juillet et dure un mois. Les eaux sont très réputées parmi les indigènes ; des Européens aussi en ont fait usage avec profit. Quelque jour peut-être les eaux de Soborum tiendront-elles une place dans l'Afrique euro-péenne.

PLUIE EXTRAORDINAIRE

Une des îles Hawaii, dans le Pacifique, est certainement au nombre des localités où il pleut le plus. Dans tout l'archipel, d'ailleurs, il pleut beaucoup sur la côte nord-est, qui reçoit le vent, et fort peu sur la côte opposée.

En des localités très voisines les unes des autres, mais d'altitude différente, on a observé récemment des différences de pluies extraordinaires. Ainsi, en 1914, dans une des îles, sur une montagne ayant 1.500 mètres d'altitude, il est tombé 15 m. 250 d'eau et, à moins de

20 kilomètres de là, une autre localité, sur la côte, n'en a reçu que 61 ou 62 centimètres. Quinze mètres d'eau par an, quelle douche !... Paris ne reçoit pas un mètre. Il y a bien une autre localité, dans l'Himalaya, qui reçoit une douzaine de mètres de pluie par an ; mais 15 mètres est un chiffre qui n'est probablement dépassé nulle part. Et sans doute il n'est que très rarement atteint.

UNE TRÈS PETITE VITESSE

Les messageries en petite vitesse ne vont pas très vite : cela est bien connu. Mais il y a bien plus lent : la croissance des ongles, par exemple. Un biologiste suisse, M. Emile Guiry, grand ami de la France, mort récemment, s'était amusé à déterminer la vitesse de croissance des ongles, au moyen d'observations sur des sujets d'âge différent, poursuivies pendant plus de 40 mois. Les mesures étaient faites régulièrement de la manière suivante : une entaille était pratiquée dans l'ongle au moyen d'une scie fine, et noircie au noir de fumée. Celle-ci servait de repère mobile par rapport à un repère fixe qui était fourni par le bord supérieur de la gouttière unguale.

Les observations de M. Emile Guiry lui ont fait voir que la moyenne de croissance, d'allongement, est de 1 millimètre 45 pour 14 jours, c'est-à-dire de 104 microns (millièmes de millimètre) par jour, et de 3 millimètres par mois de 30 jours. Mais c'est là une moyenne. Il y a des ongles poussant plus vite que d'autres. Celui du pouce, par exemple, qui fait plus de vitesse que celui du médius, qui, lui, en fait plus que le petit doigt. Il semble presque que la vitesse de croissance diminue du pouce au petit doigt. D'autre part, il y a des différences selon le côté du corps. Ainsi la comparaison des moyennes concernant la main droite avec celles de la main gauche fait voir que la vitesse de croissance est supérieure du côté droit à ce qu'elle est du côté gauche. Est-ce parce que la main droite fait plus de besogne, est plus active ? On ne sait. Enfin, il y a une influence de l'âge. Les ongles poussent avec plus de vitesse chez les sujets dans la force de l'âge et ils vont moins vite chez les sujets jeunes et âgés. Il n'est rien dit de l'influence du sexe, ni de celle de la saison.

Il est bien probable que la croissance des ongles n'est pas de même valeur en été et en hiver ; il doit y avoir des différences.

L'URTICAIRE DU FRONT

Mangeant beaucoup de viande et de conserves, le soldat est exposé à l'urticaire de façon toute spéciale. Cette affection, on le sait, est presque toujours le résultat de troubles digestifs. Et tous les médecins au front savent combien elle est rebelle. Il y aurait, d'après l'aide-major A. Satre, qui a une expérience sérieuse de la question acquise dans une ambulance divisionnaire, un moyen facile de se débarrasser de ce mal si rebelle. Comme le moyen est à la portée de ceux de l'arrière comme de ceux du front, du civil comme du soldat, indiquons-le à nos lecteurs.

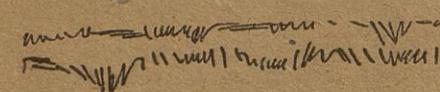
Le moyen consiste tout simplement à absorber de l'ichtyol. Et l'ichtyol agit tout particulièrement bien dans les cas d'urticaire d'origine digestive. Seulement, ce n'est pas là une substance qu'on puisse avaler comme un bonbon. Elle est même de saveur très désagréable. Il faut l'avalier en cachets : un cachet de 0.20 centigrammes après chaque repas, pendant quelques jours, suffit largement. Le procédé est simple et, d'après le Dr Satre, très efficace. Aux intéressés à en faire usage : deux cachets de 0.20 centigrammes par jour, un après chaque repas, telle est la dose. L'urticaire n'a aucune gravité ; mais c'est un mal insupportable. Autant s'en débarrasser du moment où c'est si facile.

UNE SEMAINE EN PREMIÈRE LIGNE

(CARNET D'UN POILU)

MERCREDI. — Le secteur est calme, et il fait beau. Ces petits nuages, là-haut, ronds et blancs, pourraient être des fumées de shrapnells autour d'un avion rapide. Mais non. Aujourd'hui ce sont tout simplement de paisibles petits nuages, légers tampons de coton hydrophile qui, ce soir, iront se blottir dans l'oreille de M^e la Lune, pour lui éviter des rages de dents.

Et ce soleil d'hiver chauffe un peu, ma foi ! Nous sommes cinq, de l'escouade, assis sur la banquette de la tranchée, tièdes dans nos tricots, nos capotes et nos bottes épaisses de caoutchouc. Il fait sec, il fait bon. La bonne humeur flotte dans l'air comme un agréable parfum.



MERCREDI

sait, l'eau tombait sur le voisin du dessous, qui fumait une pipe à sa fenêtre. Il s'est plaint au propriétaire, et c'est pour ça que la grosse dame, qui avait été obligée de retirer ses géraniums et ses pois de senteur, est venue au magasin pour les remplacer. Justement, il me restait depuis je ne sais combien de temps une collection de pivoines dont personne ne voulait. Elle les a trouvées superbes. Elle était ravie, parce que ça « faisait riche ». Et le chef de rayon m'a fait des compliments. Mais, trois jours après, la grosse dame est revenue en gémissant parce que le soleil avait mangé la couleur des pivoines. Elles étaient devenues gris sale.

Et Clopet, attentif, ouvre de larges oreilles et des yeux naïfs. Palamède, comédien non sans gloire, au masque ridé, la tête rejetée en arrière par une noble habitude, rêve à ses succès d'autan. Inconsciemment, il mime ses pensées, sourit aux applaudissements, grimace un dédain pour la vile incompréhension d'un jaloux, baisse modestement la paupière en accueillant un compliment.

Voici près d'une heure que j'ai entamé une partie de piquet avec Saccarin, petit homme grasseau et débrouillard, qui représentait avant la guerre une maison de dentelles et qui, maintenant, trouve le moyen de se faire de petits revenus en plaçant, dans les tranchées même, des tubes de dentifrice. Il a organisé un vaste système de débouchés, avec l'aide des cyclistes et des vaguemestres. Et, sans négliger les coopératives qu'il approvisionne, il envoie sa marchandise « à domicile », dans les cagnas.

De belle en belle, de revanche en revanche, notre partie se prolonge. L'heure de la soupe arrive. Les camarades de corvée l'apportent, en même temps que les colis. Il y en a deux aujourd'hui : un pour Palamède et l'autre pour moi.

Celui qu'ouvre Palamède provoque des cris d'admiration : il contient, dans une boîte parfumée, enrubannée, un rasoir mécanique avec le blaireau et le savon, une boîte de poudre de riz, un pot de cold-cream, un demi-litre d'eau de Cologne et des bonbons de chocolat fourrés aux fruits. Tout au fond, la photographie d'une femme en robe de bal, jolie, chic, sûrement du monde.

A côté, mon « paqueton » présente une vulgarité affligeante. Ce ne sont que des provisions de bouche. D'abord, beaucoup de sardines. Puis des confitures. Puis un foie gras dont je connais, dont j'apprécie la marque : fin, exquis, succulent, truffé comme un boxeur à la suite d'un match. Et, pour ajouter de la poésie à tant de prose, une caissette de havanes.

Bonne journée. Excellente journée.

JEUDI. — Ici, j'ai une spécialité : je rédige les lettres aux marraines. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Je ne suis pas plus qualifié qu'un autre pour cette besogne épistolaire. Mais les camarades ont pris l'habitude de me demander des « brouillons », et j'avoue que cela m'amuse. Je change la note selon la destinataire, son rang social, ses goûts et, autant que je la puis connaître, sa psychologie.

Ce matin, Palamède est venu me trouver et m'a dit :

— Vieux, tu seras bien gentil de faire un mot en remerciement de ce que j'ai reçu hier...

— Je ne demande pas mieux. Mais, si je ne me trompe, ce n'est pas ta marraine habituelle ?

— Non, c'est une « admiratrice » d'avant-guerre. Chaque fois que

je jouais, elle venait m'applaudir et elle me jetait des fleurs. Elle a appris que j'étais au front, elle s'est procuré mon adresse et elle m'a envoyé quelques petites choses avec son portrait. Elle est bien, hein ?

— Tout à fait bien.

— Et... entre nous, vieux !... c'est une baronne.

Voilà ce que j'ai pondu, à l'approbation de Palamède :

« Quelle joie, Madame, pour un artiste, quelle profonde, quelle émouvante joie de connaître qu'on ne l'oublie pas, et que la mémoire de tant d'éphémères triomphes subsiste encore chez certains !

» Vous m'avez plongé, madame, dans un ineffable ravissement ! J'ai promené doucement sur mes joues le rasoir mécanique qui m'est venu de vos blanches mains, et cela m'a semblé comme une caresse !

» Et ce cold-cream, c'est comme une onctueuse tendresse dont je rajeunis ma peau ! Et cette poudre de riz, on dirait un nuage d'indulgence qui s'échappe de la houpette. Et cette eau de Cologne, c'est le parfum, même de votre bonté, madame, dont je m'asperge avec ivresse !

» Toute mon âme est à vos pieds, madame, et vous baise les mains avec des yeux reconnaissants !

» PALAMÈDE. »

— Vieux, m'a dit Palamède, ça va lui flanquer une de ces passions ! Elle est capable de venir me retrouver au front !

VENDREDI. — Aujourd'hui, j'ai passé une heure délicieuse — délicieuse parce que, tout en n'étant pas superstiteux, j'adore qu'on me prédise l'avenir d'une façon ou d'une autre, surtout si la prédiction vient d'une personne non professionnelle. Car elle exerce alors un sacerdoce, au lieu de faire un métier, et elle possède la foi !

Mon caporal Berthelot m'a tiré les cartes :

— Coupe de la main gauche, et pense à quelque chose... Voilà !... Un, deux, trois, quatre, cinq : le facteur... Un, deux, trois, quatre, cinq : il apporte une lettre... Un, deux, trois, quatre, cinq : à la nuit... Un, deux, trois, quatre, cinq : d'un homme de la campagne... Un, deux, trois, quatre, cinq : qui t'annonce un héritage...

Chaque fois qu'on me tire les cartes, elles m'annoncent un héritage. Lequel ne vient jamais. Mais l'illusion est tout, ou presque tout, dans la vie.

Enfin, Berthelot a résumé ainsi mon jeu :

« Une petite maladie, vite guérie. Un héritage. Une demoiselle blonde qui pense à toi. Une affaire d'argent grâce à un ami de tout cœur. A quoi as-tu pensé ?

— J'ai demandé si la guerre finirait.

— C'est réussi. Elle finira.

SAMEDI. — Journée morne. Il a plu. Où sont les pépins d'autan ?

DIMANCHE. — J'ai subi une attaque, à moi tout seul. Une attaque pas bien dangereuse, mais qui compte pourtant : celle du cafard.

La vilaine bête a sauté sur moi dès mon réveil, et je n'avais pas encore plié ma couverture et ma toile de tente qu'elle griffait déjà mon cerveau de ses longues et multiples pattes.

Par malheur, je n'avais nul bouquin drôle sous la main, et je suis resté deux heures maussade, rageant à propos de tout et contre tous, pas à prendre avec des pinces.

Mais Saccarin, délaissant pour un moment la comptabilité de ses tubes de Glycodont, a compati à ma lourde détresse et a trouvé un ingénieux moyen de me faire évader du « noir ».

— Lis donc, m'a-t-il dit, cette lettre que je reçois de mon épouse, et fabrique-moi une réponse.

J'ai lu la lettre et j'ai rédigé la réponse suivante :

« Ma chère Amélie,

» Impossible d'envoyer une carte postale à la concierge. La boutique est fermée.

» Comme j'ai trop peu de place, au lieu de pain, je rapporterai du tabac pour ta mère et les amis.

» Elève nos enfants pour qu'ils ressemblent à leur père.

» Je t'embrasse.

» SACCARIN. »

Pour la prochaine fois, à tout hasard je numérotai mes abatis.

LUNDI. — J'ai employé ma journée à recoudre les boutons de ma capote avec du fil de fer. C'est un gros travail.

MARDI. — Une semaine de première ligne finie. Cette nuit, nous allons retourner au cantonnement de repos. Je relis mon carnet, et je m'aperçois qu'il ne fourmille pas de faits de guerre. Mais j'en ai déjà vu assez, jusqu'ici. Et je n'espère pas, mais pas du tout, que ce sera pour la prochaine fois.

Soldat CRÉPIN.

P. c. c. : RENÉ THIELL.

LES « GOTHAS » EXPOSÉS AUX INVALIDES



Les quatre « Goths » abattus à la suite du dernier raid sur Paris sont exposés dans la cour d'honneur des Invalides. A vrai dire, ce ne sont que les débris de ces appareils géants, capables d'emporter outre leurs passagers une grande quantité d'explosifs. Parmi ces ossatures brisées, tordues, seule une carcasse a conservé sa forme.

SUR LE FRONT ORIENTAL

RUSSIE. — Les délégués des Soviets, réunis en congrès à Moscou, ont ratifié, le 16 mars, à la majorité de 704 voix contre 261 et 110 abstentions, le traité de paix conclu à Brest-Litovsk entre les bolcheviks et les Empires centraux ; mais il ressort en général de leurs déclarations qu'ils ratifient ce traité comme leurs collègues l'ont signé, c'est-à-dire contraints et forcés. A présent que les Allemands sont dans le pays où ils les ont introduits, ils annoncent l'intention de résister par la force à leurs empiétements. Les Allemands n'ont plus rien à ménager vis-à-vis des Russes : sous le prétexte de créer autour de l'Ukraine une zone de protection ils ont occupé Odessa le 13 mars ; le 15 mars, ils s'assuraient de Bachmatch, nœud de voies ferrées à mi chemin entre Kiev et Kursk, sur la ligne Kiev-Moscou ; le 17, c'étaient les Austro-Hongrois qui s'emparaient de Nicolaïev, à une centaine de kilomètres au nord-est d'Odessa. On ne peut prévoir où s'arrêtera le dépècement de la Russie.

Au Caucase, qui s'est proclamé république indépendante, il reste une fraction assez importante de l'ancienne armée du grand-duc Nicolas, qui se montre nettement hostile aux nouvelles institutions et aux hommes de Petrograd, aujourd'hui de Moscou ; il semble qu'il y ait peut-être là un foyer possible de réaction contre l'actuel état de choses en Russie.

ROUMANIE. — A la date du 21 mars, le traité de paix n'est pas encore ratifié officiellement.

Les Austro-Allemands auraient voulu traiter avec le général Averesco, très populaire et qui représente les vraies traditions roumaines ; celui-ci, ayant démissionné plutôt que de sceller le pacte qui ruine son pays, a été remplacé par le germanophile Marghiloman, dont les Boches apprécient beaucoup moins la signature, parce qu'il est notoirement un homme à eux ce qui, à l'égard des autres nations, entache les conventions qu'ils pourraient conclure avec lui.

MACÉDOINE. — Les communiqués de ce front sont concis comme d'habitude ; néanmoins ils donnent l'impression que les détachements avancés sont toujours en mouvement : reconnaissances contre nos lignes, petits combats entre patrouilles, occupent les troupes en présence. L'artillerie reste, de part et d'autre, active ; l'aviation des alliés exécute de nombreux bombardements. Le 12 mars, pendant que les Français réussissaient des coups de main au nord de Ljumnica, les Serbes remportaient des succès analogues vers Gradechnitsa. Ici et là nous faisions des prisonniers. Le 14, au nord-ouest de Monastir — qui avait été bombardé le jour même par les Bulgares — des détachements français ont pénétré, à la cote 1.248 et à Tirnova, dans les lignes ennemis qu'ils ont trouvées évacuées. Le bombardement de Monastir, exécuté au moyen d'obus asphyxiants, avait fait une quarantaine de victimes parmi la population civile.

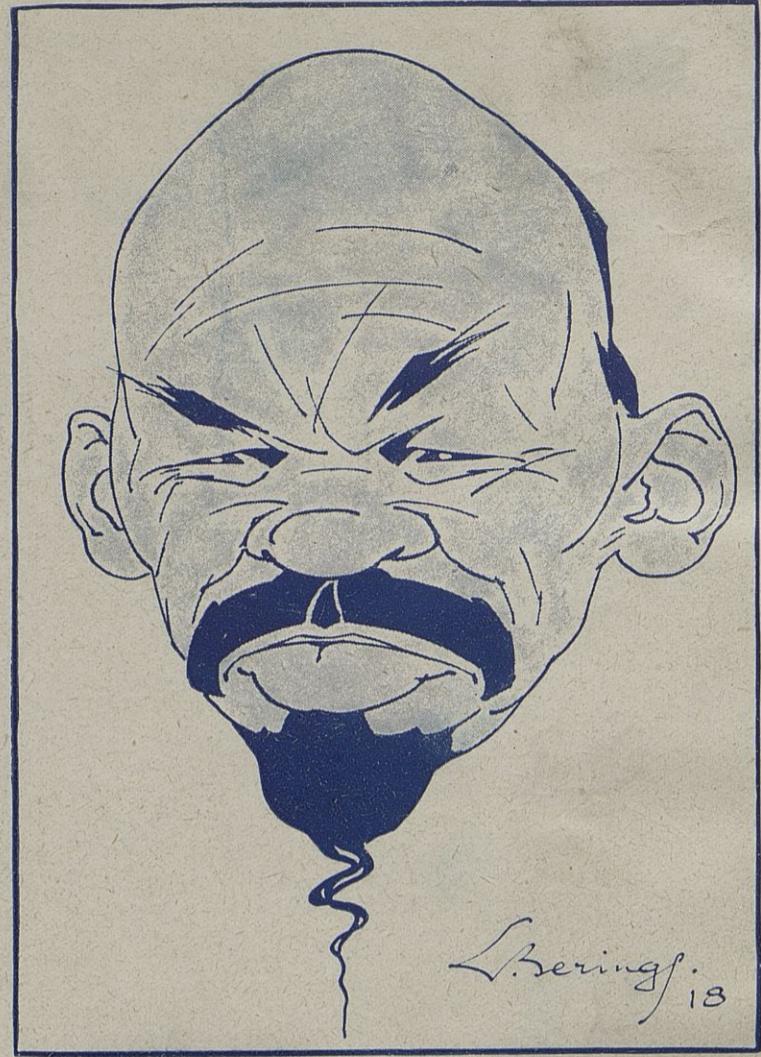
LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 fr. au document le plus intéressant. La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 179 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 8-9 et intitulé : "Les derniers raids des « Goths » sur Paris et la banlieue." Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

PRIME A NOS LECTEURS
GRAND PORTRAIT AU PASTEL
Voir conditions dans l'annonce page IV.
Valeur : 40 Francs
POUR 9^{fr.} 90

La Guerre en Caricatures



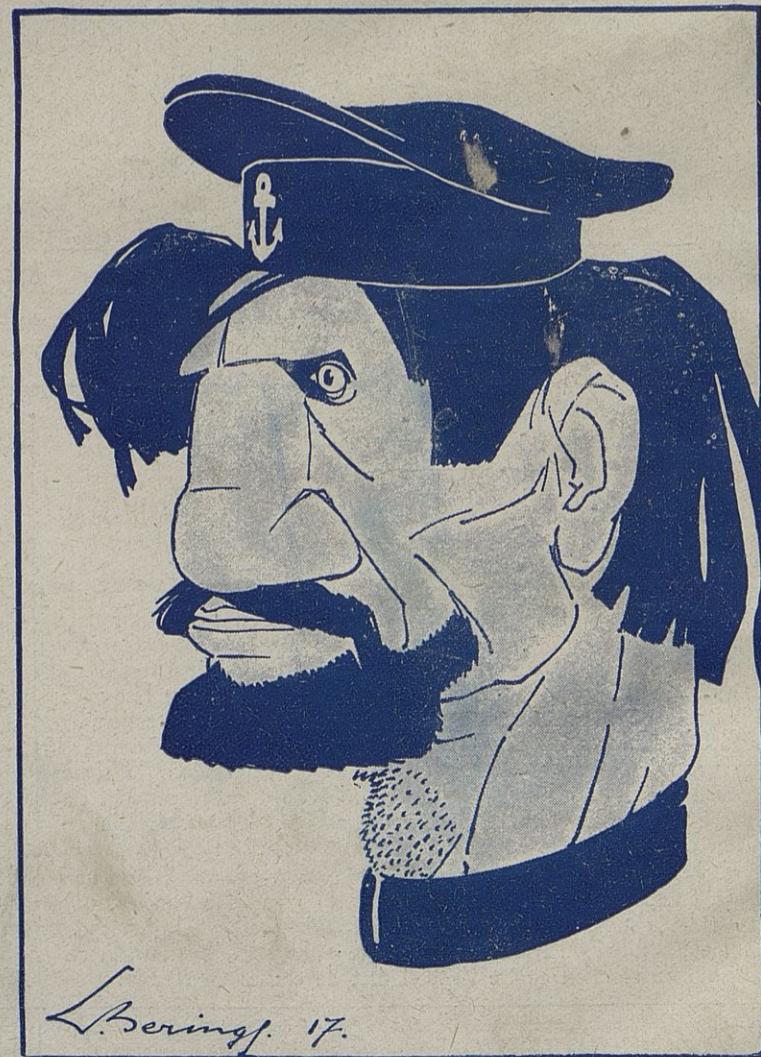
TROTSKY.



LENINE.



APFELBAUM, dit ZINOVIEF.



L. Bering. 17.

DEBINKOF.

TÊTES DE BOLCHEVIKS